

FEUILLETON DU "SAMEDI", 2 FÉVRIER 1901 (1)

# Marie - Jeanne

OU LA FEMME DU PEUPLE

DEUXIÈME PARTIE

**Abandonnée !**

CHAPITRE VI. — DÉSESPOIR !

(Suite)

Soudain, elle pousse un cri de joie ; elle vient de trouver le mouchoir qui était entré dans un jupon du petit Charles.

Elle le tient enfin !

Mais à l'exclamation joyeuse succède presque aussitôt un cri de rage...

La corne est dénouée... L'argent a disparu !

D'un bond, sans se donner le temps de la réflexion, Marie-Jeanne est debout.

Elle court à la porte...

Elle appelle :

— Bertrand !... Bertrand !

Puis elle va se pencher à la rampe et crie :

— Bertrand !... Ecoute-moi : cet argent, c'était pour sauver notre enfant !...

Il n'y a plus personne dans l'escalier. Les deux hommes n'ont pas mis longtemps à descendre les deux étages au-dessus desquels se trouve la mansarde.

— Parti !... Il est parti !

En prononçant ces mots, Marie-Jeanne est retournée dans la chambre.

Tout ce qu'elle avait pu jusqu'à ce moment conserver d'énergie a disparu.

Anéantie, la pauvre femme va, en chancelant, regarder encore, par la fenêtre qui donne sur la rue, si elle ne verra pas Bertrand. Elle se dit qu'elle l'appellera et qu'il faudra bien qu'il remonte auprès d'elle.

Hélas ! ce dernier espoir ne tarde pas à s'évanouir comme les autres qui l'avaient soutenue pendant quelque temps, pour la laisser plus découragée, plus désespérée que jamais !

Elle est obligée de s'avouer à elle-même qu'elle n'a plus de ressource, que toute espérance l'a définitivement abandonnée et qu'elle ne sait plus ce qu'elle va pouvoir faire pour sortir de l'épouvantable situation où elle se trouve.

C'est le dernier coup. Elle n'y résistera pas.

Accablée, l'infortunée ne cesse de répéter mentalement :

— Une nourrice ! Ils l'ont dit, c'est le salut pour mon enfant ! Une nourrice, ou sans cela tu t'en iras au ciel, mon pauvre ange !

Marie-Jeanne, à cette pensée qui lui brûle le cerveau, se lève brusquement pour courir au berceau.

Et abaissant sur le petit malade ses regards voilés de larmes, elle murmure :

— Oh ! mon fils !... mon fils tant aimé !... Il me faudra donc te voir mourir... mourir sous mes yeux...

Puis joignant les mains et levant les yeux vers le ciel :

— Oh ! non, Dieu ne le voudra pas ! Dieu ne m'abandonnera pas !

« Non ! Dieu n'abandonne pas une mère qui a son enfant à nourrir !

Tombant à genoux, elle se cramponne au berceau, tremblante, silencieuse, écoutant la respiration haletante du pauvre enfant...

Soudain, elle se relève frappée d'une inspiration. Elle s'écrie :

Mais les hommes non plus n'abandonnent pas les mères... Il y a un asile pour les orphelins !... un asile pour les pauvres enfants que leurs mères ne peuvent nourrir !

« Les Enfants-trouvés !

Mais bientôt, elle repousse cette idée avec horreur !

Elle a honte qu'elle ait pu lui venir ; elle s'en veut de l'avoir acceptée même pendant une seconde.

Et s'animant :

— Ce serait horrible ! Ce serait un crime ?

« Oh ! non ! Jamais ! Jamais !

Puis, comme si elle se fût débattue contre cette chose qui l'épouvante, elle ajoute plus doucement :

— Non ! Je ne peux pas... je n'en veux pas ! Je trouverai bien quelque chose à vendre ! Oui... Je vendrai tout, mais tu me res-

teras, mon fils ; il ne sera pas dit que je t'aurai abandonné, moi ta mère ! T'abandonner ! Pour ne plus te revoir, ne plus t'embrasser !

Eperdue, la malheureuse femme a parcouru du regard tout l'intérieur de la mansarde, cherchant ce qu'elle pourra trouver pour se faire de l'argent.

— Ah ! c'est affreux ! c'est affreux ! exclama-t-elle en reconnaissant qu'il n'y a plus là un seul objet qui ait quelque valeur.

Et succombant à l'horrible émotion qui lui déchire l'âme, Marie-Jeanne reporte ses regards effarés sur le petit patient.

Il lui semble que la respiration naguère haletante, saccadée, et qui n'est plus qu'un souffle imperceptible, s'arrête par moments... comme si c'était la fin !

Et saisie d'épouvante, elle s'écrie d'un ton déchirant :

— Cependant je ne peux pas le laisser mourir !

Cette exclamation qui s'échappe de ses lèvres dit que pour la malheureuse mère, le combat intérieur a désormais pris fin et que Marie-Jeanne s'est condamnée au cruel sacrifice.

— Là-bas, du moins, il vivra ! dit-elle d'une voix pleine de larmes...

« Je ne le verrai plus, mais... il vivra !

Puis levant les yeux vers le ciel :

— J'en mourrai... ah ! ah ! oui ! j'en mourrai, je le sens...

« Mais il vivra, lui, il vivra !

Cette fois Marie-Jeanne est bien résolue à ne plus perdre une minute. C'est à l'instant même qu'elle veut emporter l'enfant dont il lui faut se séparer !

Et maintenant qu'elle a pris la détermination extrême, il lui semble que chaque seconde de retard augmente le danger de mort pour le cher petit malade qu'elle veut sauver à tout prix.

Elle prend son châle et se précipite vers le berceau.

Son enfant est dans ses bras, elle le presse contre son cœur, elle le couvre de mille baisers.

Puis elle l'enveloppe dans le châle.

A ce moment, comme elle passe devant la fenêtre, elle entend qu'on chante dans la rue.

Elle écoute...

Elle a reconnu la voix de Bertrand au milieu d'autres voix...

C'est Rémy et des compagnons de débauche qui sortent d'un cabaret pour retourner dans un autre.

Ils chantent en chœur :

Ah ! si l'emp'reur savait la vie que nous menons,  
Il quitt'rait sa couronn' ! pour se fair' compagnon,  
Il quitt'rait sa couronn' pour se fair' recevoir,  
Pour se fair' recevoir compagnon du devoir.

Marie-Jeanne a tenu ses lèvres appuyées sur le front de l'enfant, pour étouffer les cris de désespoir prêts à s'en échapper.

Quand les voix se sont perdues dans le lointain, la malheureuse mère ouvre la porte et s'élance hors de cette mansarde où le désespoir et le deuil vont rentrer avec elle, lorsqu'elle y reviendra sans son enfant !

CHAPITRE VII. — LE CABARET DE LA MÈRE GIGOGNE

Le cabaret où Bourdichon attendait ses amis, ainsi que Rémy l'avait dit à Bertrand, était un de ces établissements borgnes comme il y en avait à Paris, autrefois, principalement dans les rues solitaires, noires, étroites, qui conduisaient au chemin de ronde.

Véritables bouges fréquentés par tout ce qu'il y avait de pire dans la fripouille parisienne, ces établissements recevaient fréquemment la visite de la police à la recherche de malfaiteurs.

Il s'y livrait alors de véritables batailles entre chasseurs et gibier. Aussi les agents de police ne s'y hasardaient-ils qu'en nombre et suffisamment armés.

Le cabaret portant l'enseigne de

*La Mère Gigogne*

était situé tout au bout du canal Saint-Martin.

La maison, isolée entre deux terrains vagues, se trouvait dans le voisinage d'usines et de nombreux chantiers.

Les ouvriers formaient donc une partie de la clientèle, et à la sortie des ateliers on les voyait se diriger par groupes vers le débit de vins.

Ils avaient pris leurs habitudes dans l'établissement, et d'aucuns y faisaient de longues stations devant le comptoir d'étain, sous l'œil vigilant de la cabaretière.

Pas une consommation qui ne fût payée d'avance au moment où on la commandait.

C'était de règle, et personne ne s'en formalisait.

— Du reste, la mère Gigogne avait un sourire, — toujours le même, — pour chacun de ses clients.

(1) Commencé dans le numéro du 22 décembre 1900.